

# Intedisciplinarité et intention

*Paul Jalbert*

*Université Laurentienne*

---

**Résumé :** Ce texte explorera la question des différences fondamentales entre la recherche interdisciplinaire et la recherche monodisciplinaire. Pour nous, cette question se pose à deux niveaux, soit au niveau épistémologique et au niveau pragmatique. D'un côté, la conception de l'interdisciplinarité contemporaine, sur le plan épistémologique, suggère qu'elle repose sur un fond disciplinaire. Nous suggérons que ce paradoxe n'est qu'apparent. D'un autre côté, certains objets font appel à la recherche interdisciplinaire, à la recherche monodisciplinaire ou à l'une et l'autre de ces approches. Finalement, nous explorerons comment une recherche sur le rôle de l'intention dans les échanges entre interlocuteurs pourrait profiter d'une approche interdisciplinaire.

**Mots-clés :** modèle relationnel, action, émoraïson, discipline, épistémologie, intention, recherche interdisciplinaire, interdisciplinarité, théorie

**Abstract:** This paper explores the questions regarding the fundamental differences between interdisciplinary research and disciplinary research. For us, this question demands an analysis at both the epistemological level and the pragmatic level. On one hand, it would appear that the contemporary notion of interdisciplinary research rests necessary on the conception of the discipline. This may seem at first glance as being somewhat paradoxical, but we suggest that that is only the case on the surface. On the other hand, certain research topics require an interdisciplinary approach or a disciplinary approach which further provides grounds to differentiate interdisciplinary research from disciplinary research. This paper will conclude by exploring how a study examining the role intention plays in everyday communication between individuals can benefit from an interdisciplinary approach.

**Keywords:** relational model, relation, action, emoreason, discipline, epistemology, intention, interdisciplinary research, interdisciplinarity, theory

---

Au cours des deux dernières décennies, on remarque, dans le monde scientifique, un appel de recherches interdisciplinaires<sup>1</sup>. L'interdisciplinarité, avec ses racines, souvent perçues comme étant bien ancrées dans le monde disciplinaire, témoigne d'un besoin pour surmonter les limites qu'on reproche aux disciplines classiques<sup>2</sup>. Certains voient les disciplines comme vieillottes, comme limitant le chercheur tant dans sa capacité à résoudre des problèmes à l'extérieur du laboratoire que dans ses possibilités d'approches méthodologiques et théoriques d'une thématique quelconque<sup>3</sup>. L'approche monodisciplinaire serait conservatrice, s'inscrivant dans un monde de questions fermées qui suscitent des réponses fermées qui limitent la possibilité d'explorer une thématique dans sa complexité<sup>4</sup>. Et l'approche interdisciplinaire chercherait souvent à dépasser la critique d'un monde décontextualisé et déformé par le concept de discipline pour nous livrer un outil qui se prête bien à la résolution de problèmes *in situ*. L'approche est parfois décrite comme étant innovatrice et souple, permettant la découverte de nouveaux savoirs<sup>5</sup>. Par son besoin de se définir, l'approche interdisciplinaire créerait une crise d'identité autant pour la science que chez le chercheur.

---

<sup>1</sup> Peter Weingart et Nico Stehr (dir.), *Practising interdisciplinarity*, Toronto, University of Toronto Press, 2000; Guy Palmade, *Interdisciplinarité et idéologies*, Paris, Anthropos, 1977.

<sup>2</sup> Lee Benson et Ira Harkavy, « Higher education's third revolution: The emergence of the Democratic Cosmopolitan University », *Cityscape, A journal of policy development and research*, Washington (D.C.), U.S. Department of Housing and Urban Development, Office of Policy Development and Research, vol. 5, n° 1, 2000, p. 47-58.

<sup>3</sup> Howard Gardner, *The disciplined mind: What all students should understand*, New York, Simon & Schuster, 1999; Julie Thompson Klein, *Interdisciplinarity*, Detroit, Wayne State University, 1990.

<sup>4</sup> Edgar Morin et Jean-Louis Le Moigne, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition et formation », 1999.

<sup>5</sup> Howard Gardner, *The disciplined mind: What all students should understand*, New York, Simon & Schuster, 1999.

Les pages qui suivent tentent de répondre à deux questions : d'abord, qu'est-ce qui différencie fondamentalement une recherche interdisciplinaire d'une recherche monodisciplinaire et, ensuite, en quoi une approche interdisciplinaire peut-elle être utile à une recherche sur l'intention? Ce travail n'est pas sans périls, étant donné la nature contentieuse de la première question. Le défi d'apporter une réponse à une question comme celle-là devient évident dès qu'on prend conscience des inconsistances dans le domaine, ce que révèle une revue bibliographique dans laquelle abondent les conflits entre auteurs. Mais peut-être réussirons-nous à offrir une perspective qui suscitera des discussions. Nous pourrions voir ensuite comment, le cas échéant, on peut établir un lien entre les éléments de cette perspective et une recherche sur l'intention.

Commençons par annoncer où aboutiront nos arguments dans le but d'orienter la lecture tout en restant conscient des risques inhérents au fait de dévoiler nos conclusions sans avoir fourni nos preuves. Il y a deux niveaux où nous pouvons différencier la recherche interdisciplinaire de la recherche monodisciplinaire, soit au niveau épistémologique et au niveau pratique. Au niveau épistémologique, nous montrerons que la construction du concept d'interdisciplinarité contemporain requiert nécessairement le concept de discipline. Prise au sens large, l'interdisciplinarité nécessite un croisement de concepts fondamentaux pour la construction de la catégorie « discipline ». Au niveau pratique, nous montrerons en quoi certains objets de recherches font appel à l'interdisciplinarité comme certains objets de recherches font appel à la recherche monodisciplinaire. En ce sens, nous pourrions montrer en quoi chaque approche n'est pas aussi fortement liée que ne le voudrait leur épistémologie.

## 1. La discipline

### 1.1. Conception et limites

La quête pour le savoir scientifique suppose, entre autres, qu'on identifie comment ce savoir sera établi. Dès que le langage s'est développé, nous avons établi des symboliques à partir desquelles il a été possible de procéder à des abstractions. Cette capacité d'abstraction nous a ouvert la porte pour comprendre comment fonctionne notre univers. Mais cette capacité n'est pas suffisante en elle-même. Les premiers chercheurs, souvent décrits comme philosophes, pouvaient se livrer à des questions de sciences naturelles aussi bien qu'à des questions découlant de la philosophie, la théologie, l'histoire, l'anthropologie, la psychologie ou la sociologie. Dans leurs écrits, nous pouvons reconnaître une approche méthodique qui fait avancer le savoir scientifique. La pensée inductive ou déductive, ou le langage des mathématiques en sont des premiers exemples. Actuellement, il nous semble évident, et même naturel, que l'éducation, la scolarisation, ainsi que la méthode scientifique aient évolué vers un savoir spécialisé comme nous le connaissons à notre époque. Nous pouvons remonter jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, à Descartes et à son travail incontournable *Le Discours de la méthode*<sup>6</sup>, et à la mise en question qu'il préconisait des vérités. S'apprêter à questionner tout ce qui nous entoure, à disséquer les choses et à les morceler en bouchées compréhensibles était dès lors d'actualité.

Le développement des universités au XVIII<sup>e</sup> siècle correspond à un projet nouveau de former systématiquement des scientifiques<sup>7</sup>. Les

---

<sup>6</sup> R. Descartes, *Discours de la méthode*, Collection Philosophie vivante, Québec, 1996.

<sup>7</sup> Benson Lee et Ira Harkavy, « Higher education's third revolution: The emergence of the Democratic Cosmopolitan University », *Cityscape, A journal of policy development and research*, Washington (D.C.), U.S. Department of Housing and Urban Development, Office of Policy Development and Research, vol. 5, n° 1, 2000, p. 47-58.

questions se spécialisaient, les réponses plus spécialisées que jamais faisaient appel à la prochaine étape dans la spécialisation. Les disciplines s'inscrivent dans un dialogue commun. Elles s'appropriaient des outils et des théories; des chercheurs, parfois convaincus des atouts de leur discipline, la reproduisaient dans cet esprit. Elles n'étaient pas non plus de simples catégorisations de la science. Selon Stephen Turner, les disciplines sont :

*kinds of collectivities that include a large proportion of persons holding degrees with the same differentiating specialization name, which are organized in part into degree-granting units that in part give degree-granting positions and powers to persons holding these degrees; persons holding degrees of this particular specialized kind are employed in positions that give degree-granting powers to them, such that there is an actual exchange of students between different degree-granting institutions offering degrees in what is understood to be the same specialization*<sup>8</sup>.

Cette définition permet évidemment de faire des distinctions entre les disciplines actuelles sans trop s'attarder à la question de la discipline en tant que catégorie découlant du monde naturel. Mais cette définition est-elle adéquate? Ne doit-elle pas avoir un lien avec le phénomène qu'elle tente de comprendre? Dans cette mesure, elle nous apparaît comme ne pouvant être qu'une définition partielle du phénomène. Une description des disciplines qui s'en tient à une définition habilitée de structures émergeant à un moment sociohistorique particulier ne peut être adéquate que dans la mesure où nous admettons que les disciplines sont des constructions *a posteriori* du phénomène et, donc, qu'elles ne sont pas en relation à des critères décrivant le phénomène actuel. Autrement, comment peut-on l'accepter? Elle ne tient compte que des éléments qui ont comme fonction, entre autres, de consolider ses informations

---

<sup>8</sup> Stephen Turner dans Peter Weingart et Nico Stehr (dir.), *Practising Interdisciplinarity*, Toronto, University of Toronto Press, 2000, p.47.

et, par conséquent, de légitimer son existence. Et voilà ce qui, à nos yeux, doit être retenu de la définition de Turner : que les institutions en question ont émergé avec une volonté de faire avancer la science en catégorisant le savoir scientifique et que ces institutions servent, finalement, d'outil pour légitimer cette discipline.

Mais voilà : la question qui peut paraître simple au début, mais qui exige une réflexion plus approfondie. Est-ce que les divisions disciplinaires sont une catégorisation construite à partir des critères informés par les objets de recherches, ou encore, sont-elles des catégorisations construites pour gérer l'information qu'offre le monde scientifique? La réponse, selon nous, se trouve quelque part entre les deux. Les disciplines ont évidemment servi d'outil pour catégoriser les connaissances scientifiques; ce qui a finalement abouti à une construction systématique de notre savoir scientifique. Mais cette création a été informée par les besoins du savoir. Mais comment peut-on identifier la discipline à partir de son objet de recherche? Palmade suggère que les disciplines classiques peuvent être catégorisées selon trois éléments fondamentaux qui leur sont propres<sup>9</sup>. Il suggère qu'on doit nécessairement trouver à l'intérieur de toutes disciplines un encadrement théorique, des outils scientifiques et des chercheurs formés à l'utilisation de ces éléments.

Le chercheur, comme on l'a vu chez Turner, est un scientifique avec une formation spécifique qui lui accorde des privilèges uniques. Chez Palmade, le chercheur est conçu sous une forme plus simple. Pour lui, le chercheur est disciplinaire dans la mesure où il se plie aux convenances d'un groupe investi dans des recherches scientifiques semblables. À partir de cet encadrement, le chercheur n'émerge pas nécessairement à la suite

---

<sup>9</sup> Guy Palmade, *Interdisciplinarité et idéologies*, Paris, Anthropos, 1977.

de la discipline, il fait partie de sa construction. Il peut servir de critère d'identification de la discipline en étant à l'avant-garde de celle-ci. Donc cette construction fait deux choses : elle produit le chercheur comme un lieu d'identification pour la discipline et reconnaît que certains objets scientifiques sont en lien avec une discipline.

En ce qui a trait aux outils scientifiques, on peut inclure dans cette catégorie les approches méthodologiques ou les instruments scientifiques propres à une discipline. La méthode scientifique, à maints égards, transcende les disciplines et fait partie du monde scientifique. Cela va sans dire. Mais les outils, les instruments, les techniques ainsi que les approches méthodologiques peuvent être orientés vers une discipline dans la mesure où ils se sont montrés profitables pour répondre à un type de questions ou à des questions d'un domaine particulier. Il est clair qu'il y a des outils qui sont des piliers dans un domaine. On exploite leurs potentiels en les modifiant et raffinant aux profits de la discipline. Ces approches peuvent devenir tellement inculquées dans la délimitation d'un domaine que l'approche même peut faire appel à ce domaine. Cette fonction désirable, qui est reconnue par un groupe de chercheurs pour comprendre un phénomène et pour répondre à des questions connexes d'un domaine, ne nie pas la capacité de ces outils à être utilisés dans d'autres domaines.

L'encadrement théorique est le dernier élément essentiel à l'identification d'une discipline selon Palmade<sup>10</sup>. Les charpentes théoriques traitant un objet de recherche servent non seulement à faire avancer la compréhension des phénomènes, mais aussi à délimiter la discipline qui traite cet objet. En s'inscrivant dans ce cadre théorique, le chercheur continue à promulguer l'épistémologie de la discipline et à se situer à l'intérieur des frontières de cette discipline.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*

## 1.2. L'objet de recherche comme déterminant

Il est clair que Palmade croit qu'il y des objets de recherches qui font appel à certaines disciplines. Il en fait état lorsqu'il dit : « ...la catégorisation des phénomènes qui relèvent de celle-ci est antérieure à la discipline et lui fixe un champ préalable<sup>11</sup> ». Nous sommes d'accord que le phénomène doit être antérieur à la discipline, de même que la discipline est antérieure à notre compréhension. Mais suggérer que la discipline fixe nécessairement au phénomène un champ préalable ou que tous les phénomènes se voudraient liés à une seule discipline, c'est aller trop loin. Un phénomène peut être lié nécessairement à une discipline, et donc, à la recherche monodisciplinaire; mais il ne l'est pas toujours. Alors, quels objets font appel à la recherche monodisciplinaire?

## 1.3. Du besoin de la recherche interdisciplinaire

On reproche aux recherches monodisciplinaires, entre autres, de nous avoir conduits vers une hyperspécialisation de la science<sup>12</sup>. Cette hyperspécialisation a pour corollaire la décontextualisation de l'objet. Dès le départ, cette parcellarisation de l'information nous place devant un problème important. D'ailleurs, c'est un problème qui est bien saisi par Morin et Le Moigne<sup>13</sup>. Ces auteurs montrent, dans *L'Intelligence de la complexité*, que comprendre les morceaux d'un ensemble ne renvoie aucunement à la compréhension du fonctionnement du tout. Les parties d'un phénomène prises une à une, de façon décontextualisée, n'arrivent pas à nous montrer comment le tout fonctionne ou même comment les parties interagissent. Les morceaux d'un ordinateur peuvent être compris individuellement. Toutefois, cette connaissance ne permet

---

<sup>11</sup> *Ibid*, p. 78.

<sup>12</sup> Julie Thompson Klein, *Interdisciplinarity*, Detroit, Wayne State University, 1990.

<sup>13</sup> Edgar Morin, et Jean-Louis Le Moigne, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition et formation », 1999.

aucunement la compréhension de l'interaction entre ces pièces. Un disque dur, un écran ou un clavier ne peut contribuer à notre compréhension d'un programme informatique. Le contraire peut aussi être vrai. Plusieurs d'entre nous utilisent un ordinateur quotidiennement. Cependant, plusieurs ne sont pas conscients des éléments constitutifs d'un ordinateur. Pourtant, nous sommes quand même capables de vérifier des courriels ou de rédiger des documents. Cela renvoie au besoin de comprendre la relation entre les parties pour permettre de comprendre le rôle de chacune, la façon dont elles contribuent au tout et la relation qui existe entre elles. Watzlawick dit à ce sujet :

un phénomène demeure incompréhensible tant que le champ d'observation n'est pas suffisamment large pour qu'y soit inclus le contexte dans lequel ledit phénomène se produit. Ne pas pouvoir saisir la complexité des relations entre un fait et le cadre dans lequel il s'insère, entre un organisme et son milieu, fait que l'observateur bute sur quelque chose de « mystérieux » et se trouve conduit à attribuer à l'objet de son étude des propriétés que peut-être il ne possède pas<sup>14</sup>.

On peut déjà entrevoir comment la recherche interdisciplinaire se voudra un pont que ne peuvent construire les recherches monodisciplinaires sans tomber dans l'interdisciplinarité.

## 2. L'interdisciplinarité

### 2.1. Inter, multi, pluri et trans, un vocabulaire pour la science

La première tâche à surmonter avant qu'on puisse répondre aux questions qui sont posées ci-haut consiste à établir un vocabulaire commun afin de nous donner des points de repère. Les écrits actuels s'arment de préfixes comme « inter », « multi », « pluri » ou « trans »

---

<sup>14</sup> Paul Watzlawick, J. Helmick Beavin et Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, New York, Éditions du Seuil, 1972, p. 15.

qui sont collés au terme « disciplinaire », sans toujours se rendre compte des diverses connotations ou, peut-être, tout simplement, sans vouloir trancher entre elles<sup>15</sup>. Souvent, on remarque des définitions forgées pour des textes en particulier qui ne s'aventurent pas sur la piste périlleuse qu'offre l'épistémologie actuelle<sup>16</sup>. On trouve toutefois des notions que se partagent des chercheurs, mais le danger persiste. Marc Dumont en témoigne ainsi lorsqu'il dit de l'interdisciplinarité :

l'usage de la notion n'est pas à l'abri des risques et d'ambiguïté qui ont été relevés et analysés, en particulier de ne pas voir correspondre, à un usage abondant, voire exponentiel de l'expression, une réelle capacité de production renouvelée de savoirs ou de méthodes, risquant de le faire basculer dans le registre de l'incantation<sup>17</sup>.

L'obstacle, comme l'affirme Mathurin, est que nous nous trouvons : « dans une querelle terminologique non négligeable<sup>18</sup> ». Nous reconnaissons un propos très semblable chez Janz et Seiler lorsqu'ils disent : « *Because interdisciplinarity has developed over a long period in a number of different contexts, it is very much a "contested category," a term that means different things to different people*<sup>19</sup> ». Malgré cela, nous aurons nécessairement à trancher cette question à l'intérieur de ce texte si nous voulons répondre à la question de départ. Au-delà des buts de ce texte, il va sans dire qu'il devient nécessaire de définir ce qu'est l'interdisciplinarité. Le besoin d'évaluer des projets de recherche de nature interdisciplinaire devient de plus en plus insistant alors qu'on n'a pas encore un encadrement établi

<sup>15</sup> Edgar Morin et Jean-Louis Lemoigne, L'intelligence de la complexité, *op.cit.*

<sup>16</sup> Aline Desrochers Brazeau, *L'interdisciplinarité*, Cahiers pratiques de « Québec français », Recueil d'activités, Montréal, Les éditions logiques, 1997.

<sup>17</sup> Marc Dumont, « *L'interdisciplinarité en pratiques. Points de vue sur l'espace et le territoire* », Espaces temps.net, <http://www.espacestems.net/document185.html>, site consulté en janvier 2007, p.1.

<sup>18</sup> Creutzer Mathurin, Aspects de l'interdisciplinarité : Essai de reconstitution d'un débat, p.9.

<sup>19</sup> Bruce Janz et Tamara Seiler (dir.), *Reconsidering Interdisciplinary Theory and Practice*, p. 4.

avec des critères clairs qui permettent cette évaluation. Alors, comment résoudre un problème d'une telle ampleur? Dans ce contexte, on peut se sentir comme un funambule dans une tempête de vent.

## 2.2. L'interdisciplinarité

Les textes qui se prêtent à une réflexion sur l'interdisciplinarité et ses difficultés sont d'actualité. Pourquoi en ce moment? Mathurin renvoie encore à deux facteurs qui seraient à l'origine de l'explosion interdisciplinaire. Il fait état d'un besoin de répondre à des questions de plus en plus complexes et à la spécialisation des disciplines. Le besoin d'intégration de notre savoir augmente paradoxalement en contrepartie de notre spécialisation.

Réduire le réel à une lecture disciplinaire spécialisée en ignorant toutes les autres comme situées « hors du monde » par le spécialiste ou considérée comme une lecture dégradée. C'est le cas le plus fréquent vécu comme normal, faisant passer la « vérité disciplinaire » avant celle de l'expérience du réel<sup>20</sup>.

Nous sommes dans un monde qui se pose des questions nécessitant, pour y répondre, une plus grande intégration du savoir. Ces problèmes veulent des réponses qui dépassent les frontières disciplinaires. La question de l'interdisciplinarité évolue à mesure que la nécessité d'interaction entre disciplines augmente. Plus encore : à mesure que les structures à l'intérieure desquelles les disciplines s'établissent, s'identifient et deviennent de plus en plus cimentées et, en conséquence, qu'elles clarifient leurs frontières, la quête d'interdisciplinarité augmente. L'évolution universitaire est un bon exemple de ce phénomène. À mesure que les divisions fleurissent dans les universités, on découvre le besoin

---

<sup>20</sup> Roger Nifle, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité. Pour sortir de l'enfermement disciplinaire », *Le journal permanent de l'humanisme méthodologique*, 10 juillet 2004, p. 2. [http://journal.coherences.com/article.php3?id\\_article=85](http://journal.coherences.com/article.php3?id_article=85), site consulté en janvier 2007.

de construire des ponts entre les disciplines pour les raisons que nous avons déjà exprimées. Dans cet esprit, nous devons reconnaître l'importance que jouent les disciplines dans l'identification de ce qu'est l'interdisciplinarité.

Le vocabulaire n'est pas établi. Il y a un net manque de consensus sur ce que les termes signifient et sur la manière dont ils sont utilisés dans les écrits. L'absence de discours épistémologique clair à l'égard de l'interdisciplinarité ne nie pas le fait qu'on pratiquait l'interdisciplinarité longtemps avant l'émergence des structures relevant des disciplines. On en a fait bien avant que le forum pour discuter de ces questions épistémologiques s'ouvre et on en fait encore, de l'interdisciplinarité. Comme le décrit Bernard Valade, l'épistémologie de l'interdisciplinarité existait comme inconscient pour le scientifique<sup>21</sup>. Mais, épistémologiquement, comment identifions-nous l'interdisciplinarité? Comme le soulignait Mathurin, en renvoyant la question de l'interdisciplinarité à une question uniquement épistémologique, nous perdons son vrai sens qui est surtout praxéologique<sup>22</sup>. Donc l'objet de recherche joue un rôle important dans l'identification de ce qu'est une recherche interdisciplinaire.

Alors, qu'est-ce que l'interdisciplinarité? Les experts débattent encore de cette question. On peut toutefois constater que l'interdisciplinarité peut être identifiée de deux façons. La question épistémologique de l'interdisciplinarité renvoie fondamentalement à une question d'interaction entre éléments disciplinaires<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> « Le «sujet» de l'interdisciplinarité », *Sociologie et sociétés, L'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, vol. 31, n° 1, printemps 1999, p. 11-21.

<sup>22</sup> Creutzer Mathurin, « Aspects de l'interdisciplinarité : essai de reconstitution d'un débat », dans Lucie Gélneau (dir.), *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée. Réflexions sur des expériences en cours*, Université de Montréal, Université Laval et Chaire d'études sur la condition des femmes, octobre 2002, p. 7-39, <http://www.fes.umontreal.ca/sha/L'interdisciplinarite/interdisciplinarite.pdf>, site consulté en février 2007.

<sup>23</sup> Guy Palmade, *Interdisciplinarité et idéologies*, Paris, Anthropos, 1977; Joe Moran, *Interdisciplinarity*, London, Routledge, coll. « The new critical idiom », 2002.

Si on tient pour acquis que les disciplines ont des territoires qui leur sont propres – constitués de théories, d'outils scientifiques et de chercheurs, comme le voudrait Palmade –, elles sont légitimées par une reconnaissance de l'univers universitaire, comme le voudrait Turner. Que l'interaction soit l'expression d'un chercheur empruntant une méthode ou un outil à une autre discipline, ou à une équipe de chercheurs provenant de diverses disciplines qui abordent une question quelconque, il y a là une première conception de l'interdisciplinarité. C'est une conception de l'interdisciplinarité qui fait nécessairement appel à des concepts développés à partir d'une épistémologie tirée d'un monde disciplinaire. Cette formulation soulève une question importante. Elle voudrait que l'interdisciplinarité ne puisse être pratiquée que sur un fond disciplinaire. Avons-nous besoin de disciplines pour être en mesure de faire de l'interdisciplinarité?

Comme on l'a vu pour la recherche monodisciplinaire, il y a des objets de recherche qui sont reconnus comme faisant appel à l'interdisciplinarité<sup>24</sup>. Dans un sens large, il est nécessaire d'effectuer une recherche interdisciplinaire lorsque les besoins dépassent les paramètres d'une discipline. Les caractéristiques de l'objet d'étude peuvent engendrer ce besoin autant que le but de la recherche peut engendrer ce besoin<sup>25</sup>. Ces besoins peuvent certainement

---

<sup>24</sup> Kate Conway-Turner, Suzanne Cherrin, Jessica Schiffman et Kathleen Doherty Turkel (dir.), *Women's studies in transition: The pursuit of interdisciplinarity*, Newark/London, University of Delaware / Associated university presses, Delaware, 1998; Creutzer Mathurin, « Aspects de l'interdisciplinarité : essai de reconstitution d'un débat », dans Lucie Gélneau (dir.), *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée. Réflexions sur des expériences en cours*, Université de Montréal, Université Laval et Chaire d'études sur la condition des femmes, octobre 2002, p. 7-39, <http://www.fes.umontreal.ca/sha/L'interdisciplinarite/interdisciplinarite.pdf>, site consulté en février 2007; Julie Thompson Klein, *Interdisciplinarity*, Detroit, Wayne State University, 1990.

<sup>25</sup> Kate Conway-Turner, Suzanne Cherrin, Jessica Schiffman et Kathleen Doherty Turkel (dir.), *Women's studies in transition: The pursuit of interdisciplinarity*, Newark/London, University of Delaware / Associated university presses, Delaware, 1998.

varier en leurs causes. On peut penser aux besoins d'insérer un objet d'étude dans son contexte au-delà de ce qui pourrait être réussi à l'intérieur d'une discipline ou l'objet nécessite une approche plus intégrale pour qu'on puisse lui rendre justice. De cette façon, nous pouvons concevoir l'interdisciplinarité comme dépassant les limites de la recherche monodisciplinaire. Les caractéristiques de l'interdisciplinarité peuvent se différencier à partir de cette perspective qui nous donnera une piste pour répondre à notre question de départ.

Poussons un peu la réflexion sur cette notion d'interdisciplinarité. Dans cette optique, l'objet de recherche renvoie à l'interdisciplinarité puisqu'elle perdrait trop de qualités qui sont essentielles à sa compréhension si on la limitait artificiellement. Elle peut perdre des caractéristiques essentielles lorsqu'elle est limitée à une discipline; la décomposer en ses éléments constitutifs, c'est l'exposer au risque de perdre le rôle que jouent ces éléments à l'intérieur du système. Le caractère disciplinaire veut que l'objet soit approché à partir d'un encadrement spécifique. La compréhension de l'objet à l'intérieur des frontières disciplinaires, bien que cela ait sa propre valeur, pourrait dévaluer les connaissances acquises puisque le portrait dessiné par les découvertes ne serait aucunement un reflet de l'objet. Prenons, à des fins d'exemple, les recherches féministes<sup>26</sup>. Ces recherches font appel aux domaines de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie, de la biologie, la philosophie, etc. Le but de ces recherches est évidemment une meilleure compréhension de l'état de la femme comme entité social. La question devient de comprendre comment peut être peinte la question de la femme sur une toile qui la dépasse, qui alimente la compréhension de l'objet d'étude. Donc, il devient évident qu'une des caractéristiques de la recherche interdisciplinaire

---

<sup>26</sup> Kate Conway-Turner, Suzanne Cherrin, Jessica Schiffman et Kathleen Doherty Turkel (dir), *Women's studies in transition: The pursuit of interdisciplinarity*, Newark/London, University of Delaware / Associated university presses, Delaware, 1998.

découle d'un besoin de comprendre un objet dans son contexte. D'ailleurs, on peut reconnaître une sorte de miroir de l'épistémologie. Comme la recherche interdisciplinaire veut construire des ponts entre les disciplines, elle cherche à créer des ponts entre l'objet d'étude et son contexte.

Cette logique nous conduit vers une deuxième caractéristique de l'interdisciplinarité. Le besoin d'une recherche d'arriver à des fins pratiques qui seraient autrement perdues si on se limitait à une discipline<sup>27</sup>. Pour étendre l'exemple que nous avons présenté ci-haut, limiter les études féministes à une discipline diminuerait leur aptitude à faire des inférences qui mèneraient vers des applications pratiques et ne donnerait qu'un pauvre aperçu des phénomènes à étudier. On peut reconnaître que les études féministes ont des fins pratiques qu'on ne pourrait atteindre à l'intérieur d'une seule discipline et que ces finalités sont nécessairement en lien avec leur dimension interdisciplinaire. La capacité de la recherche interdisciplinaire à comprendre la relation entre l'objet de recherche et son contexte lui permet de tirer des conclusions qui sont relatives à ce contexte. Donc, dans cette mesure, la recherche interdisciplinaire peut avoir des fins supérieures en termes d'application pratique.

Alors, où en sommes-nous? La position précaire dans laquelle nous nous trouvons est évidente. D'un côté, il est clair que l'émergence des disciplines n'est pas la cause de l'émergence de l'interdisciplinarité. Mais, elle est toutefois intimement liée à son épistémologie actuelle. On doit, alors, admettre que l'interdisciplinarité est en rapport étroit avec ces deux éléments. Mais elle continuera d'évoluer et elle se transformera à mesure que s'intensifient les demandes que nous lui imposons. À mesure que les outils de recherche augmentent – que les

---

<sup>27</sup>Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité. Manifeste*, Éditions du Rocher, coll. « Transdisciplinarité », 1996.

outils de communication pour faciliter la recherche entre chercheurs augmentent et que les objets d'études faisant appel à l'interdisciplinarité se transforment, l'interdisciplinarité et son discours épistémologique évolueront. On doit finalement conclure que l'interdisciplinarité est simplement un outil qui sert à construire des ponts pour faire avancer nos connaissances scientifiques et qui dépasse les limites de notre catégorisation disciplinaire.

### **2.3. La recherche interdisciplinaire : une crise d'identité**

D'abord, l'interdisciplinarité est souvent accusée de suivre une approche scientifique moins rigoureuse que ne le fait la recherche monodisciplinaire<sup>28</sup>. Cette conception remet en question la valeur de ce genre de recherche et la dévalorise. Mais on oublie ici quelque chose : même si la recherche s'approprie des éléments découlant de diverses disciplines, elle peut quand même être appuyée par une méthode scientifique rigoureuse qui peut aussi être exposée à la critique d'autres scientifiques. La possibilité de reproduire la recherche est encore une autre mesure de validité pour veiller à ce que la recherche soit bien ancrée dans un contexte théorique et accompagnée d'une méthode scientifique rigoureuse pour assurer la valeur des découvertes. Ces éléments découlent d'une approche scientifique soutenue qui ne constitue pas seulement une défense contre la critique, mais aussi une quête de cette critique par quoi les analyses sont consolidées.

Un deuxième défi auquel est confrontée la recherche interdisciplinaire est sa nature même qui rend l'évaluation de projets scientifiques difficile. Réunir des scientifiques pour évaluer un projet aux fins de distribuer des subventions quand un domaine de recherche n'est pas le

---

<sup>28</sup> Dan Sperber, « Pourquoi repenser l'interdisciplinarité ? », <http://www.dan.sperber.com/interdisciplinarite.htm>, site consulté le 3 janvier 2007; Gardner, Howard, *The disciplined mind: What all students should understand*, New York, Simon & Schuster, 1999.

leur est un défi. Il n'est pas toujours aisé de concevoir clairement ce qu'est une recherche interdisciplinaire. Comme on l'a vu pour les disciplines, il doit y avoir une structure qui lui permette de se légitimer aux yeux du monde scientifique. Elle prête le flanc aux commentaires négatifs puisqu'on ne peut pas définir clairement son territoire, s'entendre sur les critères par lesquels elle sera évaluée ou sur la manière même de l'identifier. À nouveau, on croise le problème praxéologique de l'interdisciplinarité.

Finalement, certains auteurs reprochent à l'interdisciplinarité d'être une métadiscipline qui devient encore plus hyperspécifique que sa contrepartie<sup>29</sup>. Toutefois, comme certains auteurs le reconnaissent, l'interdisciplinarité cherche à rassembler le savoir pour mieux saisir les enjeux pratiques d'une question<sup>30</sup>. Faire de l'interdisciplinarité, c'est reconnaître qu'un phénomène est dans un contexte spécifique et que le sortir de ce contexte ne peut qu'en diminuer la compréhension. Se limiter à des méthodes qui prônent la décontextualisation sans prévoir leur insertion ultérieure dans leur contexte propre rendrait difficile la réalisation des découvertes scientifiques qui peuvent seulement surgir d'une vision interdisciplinaire soignée.

### 3. De la recherche monodisciplinaire et interdisciplinaire

#### 3.1. D'un point vu épistémologique

L'émergence de la question contemporaine de l'interdisciplinarité et sa place dans le monde scientifique trouvent leurs racines dans les universités,

---

<sup>29</sup> Julie Thompson Klein, *Interdisciplinarity*, Detroit, Wayne State University, 1990.

<sup>30</sup> Liora Salter et Alison Hearn, *Outside the lines: Issues in interdisciplinary research*, Montreal, McGill-Queen's Press, 1996; Darbellay, Frédéric, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse du discours : complexité des textes, intertextualité et transtextualité*, Genève, Slatkine, 2005.

selon Mathurin<sup>31</sup>. Ces structures ont permis de faire évoluer le discours épistémologique, mais la question déborde leurs frontières. Selon cet auteur, on trouve des structures qui rendent évident le besoin de réunir le savoir humain et de dépasser les frontières qui délimitent le savoir scientifique. Les universités, par leur structure même, s'ouvrent à une catégorisation disciplinaire pour rendre le monde compréhensible. Comme on l'a vu, les disciplines nous donnent un outil pour faire le ménage dans nos connaissances scientifiques. Semblables à toute catégorisation, elles sont utiles en même temps qu'elles nuisent à l'élargissement des connaissances scientifiques. La perte d'information est un défaut inhérent à la catégorisation. Les catégories doivent avoir des paramètres qui permettent de construire des groupements de concepts, d'idées, de notions, etc. En accomplissant cela, nous perdons ce qui différencie les éléments les uns des autres et nous nous mettons dans une position qui permet de faire des inférences et de comparer des groupes. Et voilà où la première différence entre la monodisciplinarité et l'interdisciplinarité se trouve. Épistémologiquement, tandis que la recherche monodisciplinaire fait avancer le savoir scientifique, la recherche interdisciplinaire se donne le même objectif en construisant des ponts entre les catégories créées par les disciplines.

L'hyperspécialisation des disciplines ne fait qu'augmenter le besoin de faire des liens entre ces spécialisations. L'idée va de soi : la création de disciplines va, à un moment ou à un autre, nécessiter la création de ponts entre ces disciplines. Sinon, quel serait le but de la science? Peut-on maintenant parler de métadiscipline? Finkenthal

---

<sup>31</sup> Creutzer Mathurin, « Aspects de l'interdisciplinarité : essai de reconstitution d'un débat », dans Lucie Gélneau (dir.), *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée. Réflexions sur des expériences en cours*, Université de Montréal, Université Laval et Chaire d'études sur la condition des femmes, octobre 2002, p. 7-39, <http://www.fes.umontreal.ca/sha/L'interdisciplinarite/interdisciplinarite.pdf>, site consulté en février 2007.

s'attaque à cette notion et montre comment l'épistémologie d'une métadiscipline n'est pas plus claire que celle de l'interdisciplinarité<sup>32</sup>. Actuellement, cela nous apparaît comme étant un concept qui n'est pas suffisamment développé pour qu'on s'y attarde. On peut quand même comprendre que l'interdisciplinarité ne pourra jamais être limitée à l'épistémologie d'une métadiscipline. Comme on l'a déjà vu, l'interdisciplinarité répond aux lacunes qui sont mises en lumière par la monodisciplinarité. Si on se permet de renvoyer l'interdisciplinarité aux mêmes éléments de la monodisciplinarité, fondamentalement, on menace l'interdisciplinarité et les caractéristiques qui la rendent distincte.

Malgré cela, nous reconnaissons que l'interdisciplinarité peut, dans une certaine mesure, ressembler à une métadiscipline par certaines fonctions, mais qu'elle ne se limite pas à elles. Elle doit nécessairement intégrer les fonctions auxquelles l'interdisciplinarité répond. Encore ici, on croise la différence fondamentale entre l'approche disciplinaire et une approche interdisciplinaire. Cela devient encore plus évident lorsqu'on accepte qu'il existe des sujets qui font appel à l'interdisciplinarité. Si on se permet cette conception, on doit alors avouer que l'émergence des disciplines et celle de l'interdisciplinarité diffèrent nécessairement au plan scientifique. Elles n'ont pas seulement des fonctions différentes; elles sont déclenchées par des péripéties différentes.

### 3.2. La recherche en pratique

Peut-on faire ou doit-on faire de l'interdisciplinarité? La question peut être révélatrice. Les disciplines n'existent pas en tant que piliers naturels dans les sciences. Le monde ne peut être conçu en termes de disciplines. On peut répondre à des questions de façon disciplinaire, il va sans

---

<sup>32</sup> Michael Finkenthal, *Interdisciplinarity: Toward the definition of metadiscipline?*, New York, Peter Lang, coll. « American university studies », Series V, Philosophy, vol. 187, 2001.

dire. Des preuves fondées dans une discipline peuvent aussi, sans doute, apporter une contribution au savoir scientifique. Mais l'univers ne peut être conçu de façon disciplinaire. La complexité que prennent les questions lorsque nous cherchons à comprendre l'objet dans son contexte ne peut pas toujours se révéler dans un monde monodisciplinaire. Mais, en même temps, nous reconnaissons son utilité, ainsi que sa raison d'être. La recherche monodisciplinaire permet d'aborder des questions qui autrement nous seraient accessibles pour les diviser en parties plus simples. Ces parties s'accumulent, elles deviennent de plus en plus nombreuses avec, comme on l'a vu, une spécificité de plus en plus pointue. Donc, le besoin de comprendre un objet à l'intérieur d'un contexte plus large est encore un autre lieu de différenciation entre les recherches monodisciplinaire et interdisciplinaire. Une recherche monodisciplinaire n'évite pas nécessairement l'insertion de son objet de recherche dans un contexte, mais son but est de comprendre son objet de recherche. La recherche interdisciplinaire invite ce questionnement. Elle s'inscrit en dehors des champs disciplinaires pour atteindre ce but.

Comme scientifique, on fait de l'interdisciplinarité. Comme scientifique dans les sciences sociales et les humanités, on en fait souvent. Et les problèmes épistémologiques n'ont pas besoin d'être résolus pour faire de l'interdisciplinarité non plus, surtout lorsqu'on conclut que les objets d'études dont les fins sont souvent pratiques font appel à l'interdisciplinarité. On peut ici reconnaître une autre différence fondamentale entre une approche disciplinaire et une approche interdisciplinaire : l'approche disciplinaire renvoie à une ontologie de l'objet; l'interdisciplinarité se prête à des fins pratiques. Certes, une recherche monodisciplinaire qui entend comprendre un objet peut arriver à des conclusions qui seront pratiques en nature. Mais ce n'est pas ce qu'elle vise nécessairement; cela peut bien être un effet

secondaire. La recherche interdisciplinaire a cette fin. L'interdisciplinarité n'est pas une catégorisation *a priori* d'un phénomène. Elle dépasse nécessairement les limites d'une telle définition pour mieux saisir la complexité de l'objet étudié. Il existe des objets de recherche qui ne peuvent être compris qu'à l'intérieur des relations qu'ils entretiennent. Ces objets font appel à l'interdisciplinarité. C'est seulement dans cet esprit qu'on peut bien les cerner.

## 4. L'interdisciplinarité et l'intention

### 4.1. Dans un monde relationnel

Une conception ontologique de l'humain ne saisit pas la réalité du monde dans lequel il vit. Comme s'il était un être en lui-même, comme s'il était un contenant de l'intelligence, de l'émotion, du langage ou de la pensée. L'humain ne peut être compris qu'à l'intérieur des relations qu'il entretient avec les autres. Lorsqu'on arrête de concevoir l'humain comme une entité séparée de ses contreparties, on doit le comprendre dans une optique relationnelle. Comme Laflamme l'a bien dit, l'être humain est nécessairement social, historique et émotionnel<sup>33</sup>. L'humain est un être communicationnel, ce qui veut dire qu'il est aussi un être fondamentalement relationnel. L'extraire de cette communication est impossible<sup>34</sup>, donc l'extraire de la relation est également impossible. En lui enlevant cette dimension, on n'élimine pas seulement son humanité, mais aussi son existence.

La notion d'intention peut être conçue en termes de buts et de fins. Dans une modélisation actionnaliste de la personne, l'intention est le lieu de la décision. Cette intention à la fois guide ce que la personne

---

<sup>33</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, *op. cit.*

<sup>34</sup> Paul Watzlawick, J. Helmick Beavin et Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, *op.cit.*

fait et est guidée par le but qu'elle contient. Mais dès qu'on lui accorde cette conception, comme le font les théories actionnaliste, on reconnaît qu'elle perd sa valeur prédictive du comportement ainsi que sa capacité d'expliquer le comportement. Anscombe en dit autant lorsqu'elle écrit :

*[...] how do we tell someone's intention? or: what kind of true statements about people's intentions can we certainly make, and how do we know that they are true? That is to say, is it possible to find types of statements of the form « A intends X » which we can say have a great deal of certainty? Well, if you want to say at least some true things about a man's intentions, you will have a strong chance of success if you mention what he actually did or is doing. For whatever else he may intend, or whatever may be his intentions in doing what he does, the greater number of the things which you would say straight off a man did or was doing, will be things he intends<sup>35</sup>.*

Anscombe continue en affirmant que l'intention se révèle difficilement sur le premier plan. D'autres suggèrent qu'elle doit nécessairement être appréhendée à un deuxième niveau<sup>36</sup>. L'intention se révélerait, donc, dans l'acte. Il est nécessaire alors de la mettre en contexte. Ce besoin de contextualisation pour comprendre l'intention correspond au besoin pour une nouvelle modélisation.

Et, en plus, une modélisation actionnaliste fondée, en partie, sur la notion d'intention n'arrive quand même pas à faire état de ce qu'elle observe et ne montre pas la souplesse nécessaire pour comprendre comment l'intention se manifeste chez l'être. Laflamme dit des théories qui s'emparent de cette notion pour comprendre l'acte que leur modélisation comporte forcément des contradictions. Laflamme écrit :

La notion d'intention n'est peut-être pas à prendre au sens strict. [...] Si une intention n'est pas consciente, elle n'est pas une intention.

<sup>35</sup> Gertrude E. M. Anscombe, *Intention*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, [1957] 2000, p. 7.

<sup>36</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, mémoire de maîtrise, Sudbury, Université Laurentienne, 2004.

Comment peut-on volontairement, mais inconsciemment faire quelque chose? Ces contradictions, courantes dans les sciences humaines, montrent bien à quel point maints phénomènes humains demandent à être expliqués dans un nouvel esprit qui, sans nier que l'humain soit apte à former des projets, à avoir des idées, est en mesure d'expliquer tout ce qui est humain et ne relève pas de l'intentionnalité, qui n'appartient pas non plus à la folie. Car tout ce qui n'est pas intention n'est pas folie. Ces contractions mettent en évidence les limites de l'approche phénoménologique : elles témoignent que les analystes ont compris que, dans bien des cas, on ne peut expliquer ce que les humains font en termes d'intention que si on finit par déclarer que cette intention n'en est pas une. Pour sortir de cette impasse, il est absolument nécessaire d'appréhender l'humaine par delà les frontières de l'individualité<sup>37</sup>.

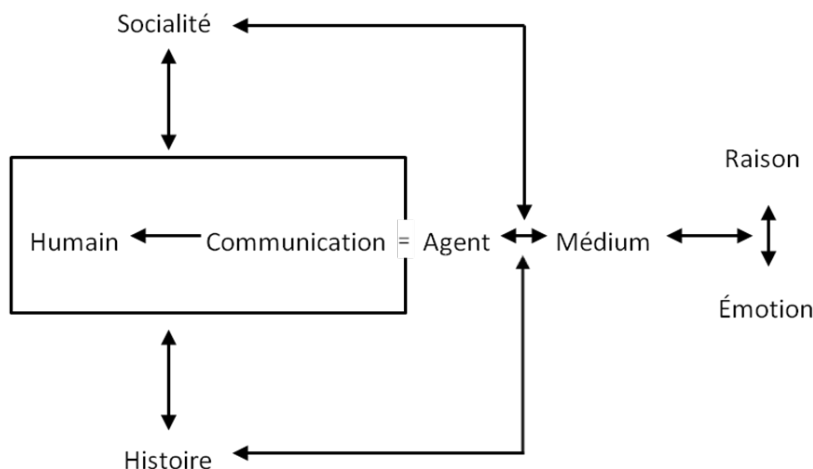
L'intention comme postulat à l'intérieur d'une modélisation de l'acte ne peut rendre justice à la compréhension et à l'explication de cet acte si cette modélisation nécessite qu'elle soit indépendante du contexte dans lequel elle opère. On peut relever des exemples qui témoignent des limites d'une telle conception de l'intention<sup>38</sup>. Donc, il nous apparaît clair que, pour comprendre la notion d'intention, on doit recourir à une modélisation qui dépassera le besoin de comprendre l'intention comme un concept indépendant et qui nécessitera le développement de catégories analytiques puissantes.

<sup>37</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>38</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141. Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 1, n° 2 2006, p. 115-148. Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009. Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 1, n° 2, p. 67-114. Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, *Mémoire de Maîtrise*, Université Laurentienne, 2003.

Une modélisation relationnelle de l'acte comme le propose Laflamme peut ouvrir quelques pistes dans cette direction.

Figure 1<sup>39</sup>



Trois notions se trouvent à la base de cette modélisation : celles d'historicité, de socialité et d'émoraison<sup>40</sup>. Dans le but d'offrir quelques explications de ces concepts, présentons en survol leur modélisation. L'humain est social dans la mesure où il est nécessairement communicationnel, et alors, il est toujours en interaction<sup>41</sup>. Cette interaction crée un monde symbolique qui renferme des connotations à la fois partagées et uniques. Partagées en ce sens que c'est par l'entremise du langage que l'individu en vient à partager ces symboliques, à comprendre et à se faire comprendre, mais unique en ce sens que l'individu a un vécu qui lui est propre, ce qui fait en sorte que ces symboliques ont un sens propre pour lui. Ces symboliques donnent accès à une capacité d'abstraction qui

<sup>39</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, *op. cit.*

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Paul Watzlawick, J. Helmick Beavin et Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, *op.cit.*

serait autrement impossible. Cette capacité, qui est une caractéristique fondamentale de l'humanité, se produit dans un monde qui est à la fois concret et symbolique. La symbolique, ici, renvoie alors à une entente entre individus, un accord qui ne peut se produire que par une conception partagée de l'objet qui serait associé à cette symbolique. De là, on peut reconnaître que l'humain est un être fondamentalement social, qui fonctionne, d'une part, à partir des symboliques qu'il partage avec ses contreparties et, d'autre part, d'après ce que ces symboliques renferment pour lui<sup>42</sup>. Certes, on peut reconnaître qu'il y a entente sur le sens des symboliques entre individus, mais cette entente sur le sens de la symbolique ne mène pas forcément à une entente entre individus. Des personnes peuvent s'entendre pour ne pas s'entendre, ou tout simplement ne pas s'entendre, nonobstant le fait qu'elles aient des symboliques en commun<sup>43</sup>. Les consensus sur les symboliques n'assurent pas l'harmonie ni au sein d'un peuple ni entre les peuples.

Cela dit, on peut maintenant reconnaître que le langage, élément fondamental à cette symbolique, est nécessairement historique. Il est historique dans la mesure où le langage permet au locuteur d'intervenir sur lui-même ou sur son message, qui lui permet, alors, de construire son histoire. Cela nécessite, alors, que nous concevions la personne comme étant historique en sa nature. Mais, c'est là une notion qui ne trouve aucune place à l'intérieur des théories qui voudraient que des faits soient saisis dans une objectivité complète qui assurerait une prise de décision parfaitement rationnelle. Il n'y aurait donc aucun mouvement, aucune progression. Vivre est une progression. Alors, comment peut-on éliminer toutes ces composantes sans perdre

---

<sup>42</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, thèse de doctorat, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009.

<sup>43</sup> Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, *Mémoire de Maîtrise*, Université Laurentienne, 2003.

l'essence de notre humanité? Ce changement ou cette évolution met à l'écart la possibilité d'un individu complètement rationnel. Si la perspective que possède un individu est constamment en mouvement et que la rationalité nécessite la stabilité, alors comment peut-on réunir ces deux idées?

L'humain est un être émotionnel<sup>44</sup>. Renvoyer sa pensée à celle d'un raisonnement complètement rationnel et dépourvu d'émotion ne tient pas compte de la réalité de l'être et ignore une composante essentielle du vécu humain. On est parfois inondé par les théories qui voudraient faire un être complètement rationnel de l'humain. On peut même le reconnaître dans la façon dont on se conçoit, comme si la raison était en nous une rivière en puissance sur laquelle flotteraient toutes nos autres fonctions. L'émotion serait séparée, serait d'un ordre différent; elle pourrait être dominée par notre raison et à aucun moment les deux ne se croiseraient ou s'entremêlèrent. Une préférence, un amour ou une haine n'arriverait jamais à atteindre la hauteur nécessaire pour atteindre la raison, qui est évidemment absolument rationnelle. Dans un discours de pure rationalité, le vécu humain n'aurait aucune place. L'humain n'est pas a-émotionnel. Il est à la fois raison et émotion.

Donc, comment une approche interdisciplinaire pourrait-elle être profitable pour une recherche sur l'intention? Premièrement, les notions qui sont essentielles à une problématique comme celle que nous voulons construire doivent tirer leurs fondements de plusieurs disciplines. Nous devons faire appel à des notions de sémiologie comme on les trouve chez Saussure<sup>45</sup>, ou à des notions de conscience

---

<sup>44</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, op. cit.; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009.

<sup>45</sup> Ferdinand de Saussure et George Mounin [auteur ajouté], *Saussure ou le structuralisme sans le savoir: Présentation, choix de textes*, Paris, Seghers, 1968.

comme on les trouve chez Mead<sup>46</sup> ou à des notions philosophiques d'intention comme on les trouve chez Anscombe<sup>47</sup>. On peut voir comment l'objet nécessite un mélange d'appuis qui émanent de plusieurs disciplines telles que la linguistique, la sociologie et la philosophie. On pourrait ainsi continuer à faire ressortir des exemples, mais la notion fondamentale nous apparaît suffisamment claire. Une recherche sur l'intention chez l'humain doit nécessairement dépasser les frontières d'une discipline si l'on veut la saisir dans sa complexité.

Deuxièmement, arriver à comprendre une notion comme celle d'intention est fondamental si l'on veut saisir la réalité du vécu. Mais, celle-ci ne peut être comprise à partir d'un encadrement théorique qui l'extirperait de son contexte. C'est là où la question profite d'une approche interdisciplinaire. On ne peut pas questionner la genèse, le rôle ou l'émergence de l'intention sans l'inscrire dans son contexte. L'intention est imbriquée à l'intérieur d'une réalité relationnelle. C'est dans cette relation qu'on peut comprendre l'intention et c'est pour ces raisons qu'une approche interdisciplinaire se montre profitable pour une recherche sur l'intention.

Il y a des objets d'études qui font appel à la recherche interdisciplinaire. Une recherche comme celle-ci en est une. Le modèle relationnel, contrairement aux théories de l'action, ne peut prendre forme que lorsqu'on lui insuffle de la vie. Pour être en mesure de faire cela, on doit d'abord se doter d'une approche qui donne un squelette à l'intérieur duquel on peut comprendre l'objet dans sa complexité pour ensuite développer une méthode suffisamment rigoureuse qui permettra de tirer des conclusions qui seront une contribution véritable au domaine.

---

<sup>46</sup> George Herbert Mead, « *L'esprit, le soi et la société* », Paris, PUF, 1963.

<sup>47</sup> Gertrude E. M. Anscombe, *Intention*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, [1957] 2000.

Comme c'est le cas pour les études sur les femmes ou pour les études culturelles, une recherche qui entend comprendre l'intention à l'intérieur d'une perspective relationnelle ne peut se permettre de découper l'objet en morceaux. Si le sens se dégage bien de la relation, on doit conclure qu'isoler l'objet nuirait à notre capacité d'observer l'interaction et, par conséquent, empêcherait de mener à terme une telle recherche. Alors, une recherche sur l'intention, inscrite dans un modèle relationnel, fait nécessairement appel à une approche interdisciplinaire.

## 5. Conclusions

Ce texte montre comment l'interdisciplinarité et sa place dans le monde scientifique, tant dans son épistémologie que dans la pratique, ne sont pas claires. Les limites de l'interdisciplinarité et ses frontières sont contestées. Mais, au fond, l'interdisciplinarité ne veut que faire avancer la science et augmenter la compréhension des phénomènes observables dans leurs contextes. Elle permet une compréhension de l'objet qui n'est pas possible à l'intérieur des frontières disciplinaires. En plus, on peut reconnaître que le paradoxe que nous avons exploré dans ce texte n'en est un qu'en apparence. Le concept de discipline n'est pas essentiel au concept d'interdisciplinarité, même s'il semble l'être sur le plan épistémologique. Le besoin des disciplines n'est que la manifestation actuelle de l'interdisciplinarité. Cette interdisciplinarité est inscrite dans un contexte sociohistorique spécifique qui évoluera et qui fera alors avancer son épistémologie.

Pour ce qui en est d'une recherche sur l'intention, il est évident que le sujet fait appel à l'interdisciplinarité. Dans un monde relationnel, la prise en considération du contexte est nécessaire si l'on veut observer les concepts de socialité, d'historicité et d'émoraison. Dans un monde monodisciplinaire, il ne pourrait y avoir une modélisation relationnelle qui surmonterait les obstacles auxquels est confrontée l'approche classique.

## Bibliographie

- Anscombe, G. E. M., *Intention*. (2<sup>nd</sup> Ed.). Oxford, Blackwell, 1963.
- Benson, Lee et Ira Harkavy, « Higher education's third revolution: The emergence of the Democratic Cosmopolitan University », *Cityscape, A journal of policy development and research*, Washington (D.C.), U.S. Department of Housing and Urban Development, Office of Policy Development and Research, vol. 5, n° 1, 2000, p. 47-58.
- Bouchard, Pierre, Contribution à la critique de la rationalité utilitaire : Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine. *Thèse*, Sudbury, Université Laurentienne, 2000.
- Conway-Turner, Kate, Suzanne Cherrin, Jessica Schiffman et Kathleen Doherty Turkel (dir), *Women's studies in transition: The pursuit of interdisciplinarity*, Newark/London, University of Delaware / Associated university presses, Delaware, 1998.
- Darbellay, Frédéric, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse du discours : complexité des textes, intertextualité et transtextualité*, Genève, Slatkine, 2005.
- Descartes, René, *Discours de la méthode*, Collection Philosophie vivante, Québec, 1996.
- Desrochers Brazeau, Aline, *L'interdisciplinarité*, Cahiers pratiques de «Québec français», Recueil d'activités, Montréal, Les éditions logiques, 1997.
- Duchastel, Jules et Danielle Laberge, « La recherche comme espace de médiation interdisciplinaire », *Sociologie et sociétés. L'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, vol. 31, n° 1, printemps 1999, p. 63-76.
- Dumont, Marc, « L'interdisciplinarité en pratiques. Points de vue sur l'espace et le territoire », *Espaces temps.net*, <http://www.espacestems.net/document185.html>, site consulté en janvier 2007.
- Finkenthal, Michael, *Interdisciplinarity: Toward the definition of metadiscipline?*, New York, Peter Lang, coll. « American university studies », Series V, Philosophy, vol. 187, 2001.
- Franck, Robert, « La pluralité des disciplines, l'unité du savoir et les connaissances ordinaires », *Sociologie et sociétés. L'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, vol. 31, n° 1, printemps 1999, p. 129-142.
- Fuller, Steve, « The University. A social technology for producing universal knowledge », *Technology and society*, vol. 25, n° 2, avril 2003, p. 217-234.
- Gardner, Howard, *The disciplined mind: What all students should understand*, New York, Simon & Schuster, 1999.

- Girard, Mélanie, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*. Mémoire de maîtrise, Sudbury, Université Laurentienne, 2004.
- Girard, Mélanie, Éléments de critique des théories de l'action. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*. *Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol 3, n° 1, 2007, 47-60.
- Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*. Thèse de doctorat, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009.
- Girard, Mélanie, Laflamme, Simon, & Pascal Roggero, L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action? *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol 1, n° 2, 2005, 115-148.
- Gordon, Mirta B. et Hélène Paugam-Moisy (dir.), *Sciences cognitives : diversité des approches*, Paris, Hermès, coll. « Interdisciplinarité et nouveaux outils », 1997.
- Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal/Paris/Casablanca, Gaëtan Morin, 1997.
- Hackney, Sheldon, « Reinventing the american university: Toward a university system for the 21<sup>st</sup> Century », *Universities and Community Schools*, vol. 4, n° 2, 1994, p. 9-11.
- Jalbert, Paul. (2006). Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol 2, n° 1, 2006, 101-141.
- Janz, Bruce et Tamara Seiler (dir.), *Reconsidering Interdisciplinary Theory and Practice*, numéro special de *History of intellectual culture*, vol. 3, n° 1, 2003, <http://www.ucalgary.ca/hic/website/toc/tableofcontentsvol3.htm>, site consulté en janvier 2007.
- Klein, Julie Thompson, *Interdisciplinarity*, Detroit, Wayne State University, 1990.
- Kocklemans, Joseph, « Interdisciplinarity and the university: The dream and the reality », *Issues in integrative studies*, n° 4, 1986, p. 1-16.
- Laflamme, Simon. (1995). *Communication et émotion: essai de microsociologie relationnelle*. Paris, Éditions de l'Harmattan.
- Mathurin, Creutzer, « Aspects de l'interdisciplinarité : essai de reconstitution d'un débat », dans Lucie Gélneau (dir.), *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée. Réflexions sur des expériences en cours*, Université de Montréal, Université Laval et Chaire d'études sur la condition des femmes, octobre 2002, p. 7-39, <http://www.fes.umontreal.ca/sha/L'interdisciplinarite/interdisciplinarite.pdf>, site consulté en février 2007.

- Mayville, William V., *Interdisciplinarity: The mutable paradigm*, Washington (D.C.), American Association for Higher Education, 1978.
- Mead, G.H., *L'esprit, le soi et la société*. Édition 1934, Paris : P.U.F., Bibliothèque de sociologie contemporaine, 1963.
- Moran, Joe, *Interdisciplinarity*, London, Routledge, coll. « The new critical idiom », 2002.
- Morin, Edgar et Jean-Louis Le Moigne, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition et formation », 1999.
- Newell, William H., « Academic disciplines and undergraduate interdisciplinary education: Lessons from the School of Interdisciplinary Studies at Miami University, Ohio », *European journal of education*, vol. 27 n° 3, 1992, p. 211-221.
- Nicolescu, Basarab, *La transdisciplinarité. Manifeste*, Éditions du Rocher, coll. « Transdisciplinarité », 1996.
- Nifle, Roger, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité. Pour sortir de l'enfermement disciplinaire », *Le journal permanent de l'humanisme méthodologique*, 10 juillet 2004, [http://journal.coherences.com/article.php3?id\\_article=85](http://journal.coherences.com/article.php3?id_article=85), site consulté en janvier 2007.
- Nissani, Moti., « Fruits, salads and smoothies: a working definition of interdisciplinarity », *Journal of educational thought*, vol. 29, n° 2, août 1995, p. 121-128.
- Palmade, Guy, *Interdisciplinarité et idéologies*, Paris, Anthropos, 1977.
- Portella, Eduardo (dir.), *Entre savoirs : l'interdisciplinarité en acte : enjeux, obstacles et perspectives*, Toulouse, Érès, 1992.
- Rousselle, Jeannine, *La communication chez les couples: une approche relationnelle. Thèse*, Sudbury, Université Laurentienne, 2003.
- Rude-Antoine, Edwige et Jean Zaganiaris (dir.), *Croisée des champs disciplinaires et recherches en sciences sociales*, Paris, PUF, 2005.
- Salter, Liora et Alison Hearn, *Outside the lines: Issues in interdisciplinary research*, Montreal, McGill-Queen's Press, 1996.
- Saussure, Ferdinand de et George Mounin [auteur ajouté], *Saussure ou le structuralisme sans le savoir: Présentation, choix de textes*, Paris, Seghers, 1968.
- Sperber, Dan, « Pourquoi repenser l'interdisciplinarité? », <http://www.dan.sperber.com/interdisciplinarite.htm>, site consulté le 3 janvier 2007.
- Stember, Marilyn, « Advancing the social sciences through the interdisciplinary enterprise », *The social science journal*, vol. 28, n° 1, 1991, p. 1-14.
- Thompson Klein, Julie, *Humanities, culture, and interdisciplinarity: The changing american academy*, Albany, State university of New York press, 2005.

- Turner, Bryan, « The Interdisciplinary Curriculum: From Social Medicine to Postmodernism », *Sociology of health and illness*, n° 12, 1990, p. 1-23.
- Valade, Bernard, « Le “sujet” de l’interdisciplinarité », *Sociologie et sociétés, L’interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, vol. 31, n° 1, printemps 1999, p. 11-21.
- Viens, Jacques, *Au-delà d’une certaine multidisciplinarité*, Montréal, Université de Montréal, 1993.
- Walshok, Mary L., *Knowledge without boundaries: What America’s universities can do for the economy, the workplace, and the community*, San Francisco, Jossey-Bass, 1995.
- Watzlawick, Paul, (1967). *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes*. New York W.W. Norton.
- Watzlawick, Paul, J. Helmick Beavin et Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, New York, Éditions du Seuil, 1972.
- Weingart, Peter et Nico Stehr (dir.), *Practising interdisciplinarity*, Toronto, University of Toronto Press, 2000.